Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 19

Artikel: Les petites manies
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225259

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Désormais je réfléchirai avant de parler et s'il m'arrive encore de faire un souhait de fortune, ce sera simplement et modestement d'être un vulgaire, un minuscule millionnaire. Un million or, ça doit pouvoir se dissimuler plus facilement, s'emporter en voyage dans une valse ou une malle ; c'est moins voyant. Oui, un million or, c'est tout ce que je désire. Cela me suffira. A la rigueur, j'accepterais encore deux millions au plus, mais si l'on m'en apportait davantage, je refuserais énergiquement. Je trouve qu'il faut savoir se modérer. E. du *Conteur*.

Le centenaire des postes alpestres suisses. — « L'Art en Suisse ». — Genève, Petitot 3.

A l'occasion du centième anniversaire de la traversée des Alpes par les voitures postales suisses, l'Administration des Postes vient de publier une élégante plaquette, richement et surtout artistiquement illustrée. Le but de cet ouvrage, dit M. Furrer, directeur général, est le suivant :

« Retracer l'histoire du véhicule postal, de la diligence ancienne à la puissante auto de cent chevaux; montrer le développement économique du trafic sur les routes alpestres ; enfin encourager tous ceux qui ne les ont pas encore parcourues dans les autos postales helvétiques à le faire. »

Pour ce faire, on a fait appel aux meilleures plumes du pays : MM. Pierre Grellet, Paul Budry, Dr H. Bloesch, Paul Chaponnière ; à la collaboration toujours si renseignée de M. Marc Henrioud ; à de très bons photographes. On a choisi dans les collections du Musée des Postes suisses, à Berne, les plus belles vues historiques, qu'on a complétées en reproduisant les toiles de nos bons peintres suisses. On a confié à Roto-Sadag, à Genève, l'impression. C'est dire qu'on n'a rien négligé pour faire de cette plaquette le plus élégant souvenir de ce centenaire.

Nous souhaitons à cet ouvrage des lecteurs attentifs et nombreux. J. C.

LES PETITES MANIES

Il y a la manie de la persécution, c'est la plus terrible. Nous avons aussi les kleptomanes, qui sont moins dangereux. Les mélomanes peuvent être parfois énervants, mais ce sont des gens sans méchanceté : la musique n'adoucit-elle pas les mœurs ?

Dans une autre catégorie se rangent les timbromanes, race beaucoup plus nombreuse qu'on ne croit.

L'un de ses plus illustres représentants, M. Hind, un Américain naturellement, vient de mourir. Il est même mort très pauvre.

S'il avait voulu pourtant ses dernières années eussent été ensoleillées d'une certaine aisance. Mais il était timbromane. Il possédait un « one cent » de la Guyane anglaise, année 1856, valeur 900.000 francs. Jamais il n'a voulu se séparer de cet exemplaire rarissime.

Les héritiers ont moins de scrupule sentimental et plus de sens pratique. Aussi mettent-ils en vente le fameux « one cent ».

Si le cœur vous en dit, vous n'avez qu'à débourser neuf cents billets et ce sera pour vous.

Mais vous êtes certainement de mon avis. Faire collection de timbres est un agréable passe-temps. On peut même y dépenser quelque argent, car il y a moyen de le dépenser plus bêtement.

Mais quant à donner 900.000 francs pour un timbre, il faudrait pour ce faire être tout à fait... timbré.

MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Il fut décidé que je ne retournerai pas à Genève. Dans ses projets sur moi, elle aurait désiré me placer chez un banquier, mais je n'avais pas l'instruction ni la spécialité voulues pour cette profession, elle s'arrêta donc à l'état d'horloger, quoiqu'à cette époque cette branche ne parût pas relevée, et que ma mère en particulier ne la jugeât pas préférable à l'état de cordonnier. Evidemment, et surtout à présent, on ne peut admettre une semblable manière de voir, car il faut posséder de certaines connaissances pour devenir un horloger ordinaire ; je ne parle pas d'un Leroy, ni d'un Bréguet, ni de l'ouvrier qui a fait l'horloge de Strasbourg ; non, ceux-là sont des hommes de génie, et le génie ne s'apprend pas, c'est un don de naissance.

Informations prises, je fus placé chez un paysan nommé Schmyd, à Chapelle Blancheroche, frontière suisse-française, moyennant dix ans de mon temps. Je reçus les adieux de ma mère et de ma sœur, et leurs souhaits pour ma bonne santé et mon heureuse réussite ; elles y joignirent une très jolie petite commode à septante tiroirs, lesquels étaient pleins d'outils, pierre à huile, tours grand et petit ; le tout coûtait environ dix louis; il ne manquait plus que la tête et le manche, et je ne devais que très imparfaitement tenir lieu de l'une et de l'autre.

Ce M. Schmyd avait un fils du même âge que moi, 11 ans passés ; il nous mit à deux établis jumeaux, et comme nous n'étions des imbéciles ni lui ni moi, au bout de six mois, le jour de Pâques, nous avions terminé chacun notre mouvement de montre ; dans ce temps l'ouvrier faisait presqu'entièrement la montre seul. Les commencements me plurent assez, les cuivrots, les forests en acier à tourner, les barillets, cela allait bien, mais les vis à tarauder dont il fallait fendre les têtes au milieu, oh ! quel détestable ouvrage, que cela m'ennuyait ; pour les tremper, ennui plus grand encore pour moi, le souffle me manquait, je ne savais pas respirer par le nez, la trempe était ainsi manquée, les platines à limer du plat n'allaient pas non plus ; les burins à repasser sur la pierre, j'aurais dit volontiers à M. Schmyd : « Repassez demain, cela va mal aujourd'hui ». Je trouvais très monotone d'être assis toute la journée, mais s'il m'envoyait faire des commissions, ce qui aurait dû me plaire, j'avais la fierté de penser qu'il me prenait pour son domestique. Cette étroitesse du caractère genevois, cette sotte vanité du pays, et l'absence de toute humilité m'a bien fait souffrir depuis ce temps, vous verrez, lecteur ; j'ai déploré bien souvent cette triste disposition qui vient d'un orgueil déplacé, et j'ai eu beaucoup à endurer par cette seule cause.

Chaque soir, j'avais une tâche qui consistait à faire rentrer à l'étable des cochons qui allaient dans les bois aux environs de la maison, chercher leur nourriture de la journée, et comme ils étaient mêlés à ceux des voisins de M. Schmyd, je devais les reconnaître entre tous. Un de ces animaux, plus entêté que les autres, se perdit un soir en route, et je ne pus le retrouver ; M. Schmyd se mit fort en colère contre moi, me donna un soufflet et me mit à la porte de chez lui. Fort heureusement pour moi, M. Gsell, qui arrivait de Genève pour occuper l'emploi de receveur de douanes à Blancheroche, à qui j'étais fortement recommandé, apprenant ce qui venait de m'arriver, s'empressa de me placer chez un M. Clerq, horloger, qu'il avait connu aux Verrières, petit village sur le Doubs, rivière très curieuse par ses gouffres, et dont les sinuosités sont des plus sauvages. Le cabinet de M. Clerq donnait sur la rivière, et de ma place j'aurais très bien pu y pêcher à la ligne.

Cet horloger passait pour avoir beaucoup de talent ; il paraissait très content de moi, et j'étais seul apprenti chez lui ; là, point de commissions à faire, rien que l'établi ; mon titre de Genevois avait une valeur aux yeux de M. Clerq, mais, par malheur, je cassai une vis dans une filière qui lui appartenait, ce qui le fit fâcher, et des mots il en vint aux gestes. Oh ! alors, je n'y tins plus ; quoique excessivement timide de mon naturel, au point d'en être stupide parfois, parfois aussi j'avais des emportements de hardiesse, du courage de coups de tête, qu'on ne pouvait attendre d'un enfant de mon âge ; donc, je remplis à la hâte ma jolie commode de tous mes outils, j'ouvre ma fenêtre, et je jette le tout dans la rivière. Les dix louis économisés à grand'peine par ma pauvre mère et dépensés par elle furent perdus, le courant emporta subitement ce qu'elle avait payé avec le prix de ses concerts et de ses leçons. A son retour, M. Clerq voit l'établi par trop nettoyé, me regarde stupéfait et me dit ces mots : « Vous n'êtes qu'un mauvais sujet, un vaurien, un polisson, sortez de chez moi au plus vite. » En partant il me remit une lettre pour M. Gsell.

Celui-ci, après avoir lu la lettre de M. Clerq, me gratifia encore de gros mots. Il me fit partir à la minute pour Besançon, où se trouvait ma mère en ce moment, par un voiturier chargé de vin d'Arbois. A mon arrivée en cette ville, je m'empresse de me rendre chez ma mère, croyant qu'on allait m'embrasser, me fêter, mais pas du tout ; ma mère, après avoir pris connaissance d'une lettre que M. Gsell lui adressait par moi, se mit à sangloter, me traita de mauvais sujet, et dit qu'elle est bien malheureuse d'avoir donné le jour à un enfant tel que moi.

— Ah ! dis-je, c'est comme ça que vous me recevez, eh ; bien, je m'en souviendrai, dans ce moment je vais m'engager, vous ne me reverrez plus.

Je sors aussitôt ; ma sœur me rappelle :

— Louis, maman veut...

Je n'entends pas le reste, je descends rapidement, et me voilà courant de la rue de la Préfecture à la place Saint-Paul, où j'avais vu un régiment faire l'exercice en détail ; là, j'accoste un vieux militaire, qui se trouve être justement le chef de musique du 69e régiment.

— Monsieur, voulez-vous m'engager ? lui dis-je.

— Toi ?

— Oui, moi, monsieur, je joue la petite flûte.

— Tu es trop petit, nous en avons déjà trois comme toi, me répond-il.

Là-dessus il me quitte, quand j'entend un officier qui portait des épaulettes à graines d'épinards, qui l'appelle :

— François, (c'était le nom du chef de musique), cherchez-moi ce petit garçon.

Effectivement, il me retrouve, me conduit vers ce commandant de bataillon, lequel me toise, me retourne dans tous les sens, et dit à François :

— Emmenez-le chez le capitaine d'habillement, et qu'il soit habillé et équipé avec un triangle, pour qu'il puisse venir à Chamar à la grande parade dimanche.

Oh ! jamais je n'avais été si heureux. Le dimanche je passai avec plumet, épée au côté, et triangle en mains, rue de la Préfecture ; j'entendis alors ma sœur Jenny qui s'écriait :

— Voilà Louis, voilà Louis, et qui me désignait du doigt à ma mère.

Au nombre de ses élèves, ma mère avait la fille du général d'Oraison, commandant de place : lui ayant dépeint mon caractère, cette demoiselle le dépeignit à son père, qui donna à ma mère de bonnes consolations, lui conseillant de me laisser manger de la vache enragée pendant quelque temps, alors, ajouta-t-il, je le tirerai de là quand vous voudrez, madame. Peut-être l'aurait-il fait, mais il mourut peu après ; de là vient que j'en ai tant mangé de ce quadrupède enragé ; ce coup de tête m'a mené loin, et je reconnais que ce fut une grande faute que je fis là. Ma jeunesse, j'espère, appellera sur moi l'indulgence de ceux qui me condamneraient sans appel ; j'ai payé cher, du reste, ma désobéissance envers mes parents, et si je n'ai pas été très malheureux, j'en suis redevable à une bonne santé, et surtout à l'intervention de la Providence qui m'a aidé considérablement. Je remercie ici tous ceux qui, dans les pays conquis où j'ai passé et chez qui j'ai séjourné, m'ont traité comme leur enfant ; j'en ai rencontré beaucoup de ces gens-là, en Allemagne surtout, où la population est si humaine, si secourable. On est vraiment étonné, lorsqu'on y réfléchit de sang-froid, de penser avec quel cœur, quel empressement, on était accueilli par les Allemands, et combien on était bien traité par eux, comme des parents.

(A suivre). *L. Sabon.*

SOIREE D'ADIEUX de la TROUPE D'OPERETTE AU THEATRE. Elle aura lieu jeudi 18 mai, à 20 h. 30. On créera à Lausanne l'opérette : *Nuit d'Argentine*, qui sera jouée, pour la première fois. On sait que les auteurs parisiens, Alin Monjardin et Bertal Mauton, ont demandé à notre jeune compatriote Chatelain, d'en composer la musique.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.